

D'un livre qui vient à son heure

Autor(en): **Bach, Alfred**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **117 (1972)**

Heft 1

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-343742>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

D'un livre qui vient à son heure

Louis Pauwels a publié récemment une *Lettre ouverte aux gens heureux*¹ qui mérite d'être signalée aux lecteurs de la Revue militaire suisse. Peut-être plusieurs d'entre eux l'ont-ils déjà lue; elle obtient en effet un succès de librairie surprenant en France en ce moment, ce qui n'est que justice. Mais il serait fâcheux que ceux qui ne courent pas aux succès de vente, en qui ils déclenchent plutôt un réflexe de suspicion, manquent la lecture d'un ouvrage où se respirent une bonne santé, une conscience sans replis mélodramatiques et surtout l'horreur des sottises prétentieuses dont on nous rebat les oreilles. Enfin une voix s'élève pour dénoncer l'escroquerie morale dont est victime la « société de consommation », pour proclamer qu'elle n'est pas cette sentine infecte qu'on nous dépeint sans relâche, pour dire leur fait aux contempteurs de notre époque et aux tenants de l'utopie. Cette voix parle haut et fort.

Il va de soi que semblable livre ne pouvait plaire aux professionnels de l'affliction. Dans plus d'un journal de Romandie il fut présenté négligemment, du bout de la plume en quelque sorte. « Il rassure, d'où son succès », entendions-nous aujourd'hui encore. Hors de l'inquiétude pas de salut. Un monde qui ne grelotte pas de la fesse et ne bat pas sa coulpe est un monde abominable. Un auteur qui ne sacrifie pas aux clichés du temps le trahit. Quoi? Au moment où la mode snobinarde prononce sans appel que notre société est nauséabonde, qu'elle dénonce pêle-mêle son ordre inique, ses nuisances, sa répression et ses aliénations, un écrivain connu pour son sérieux et sa curiosité d'esprit renverrait impunément les chantres du dégoût à leur poubelle? Quelle provocation! Aucun doute n'est possible. La *Lettre ouverte* de Pauwels rejoindra *La Trahison des clercs* de Benda. Toutes deux disparaîtront derrière la vaste machination du silence dont les snobs et les engagés de toute farine recouvrent ce qui les dérange.

Pour l'heure la *Lettre ouverte aux gens heureux* se lit bien. Témoin les cent mille exemplaires vendus jusqu'à ce jour. Brillant succès pour un livre d'idées, cette sorte d'ouvrage s'achetant peu d'ordinaire et se lisant moins encore. Il est vrai que celui-ci ne nécessite pas une exégèse

¹ *Lettre ouverte aux gens heureux et qui ont bien raison de l'être*. Ed. Albin Michel, Paris, 1971.

à chaque paragraphe. Il est limpide comme de l'eau et dru comme une averse de grêle. Qu'on me permette d'en citer quelques passages. Peut-être donneront-ils à chacun l'envie de lire l'ouvrage entier. Il le mérite.

Des jeunes, vautrés dans leur pessimisme de mauvais aloi: « La mode étant de se plaindre, nous oublions, nantis que nous sommes, le bond énorme des masses occidentales vers l'aisance en trois générations. En sautant si haut, on a perdu de vue les enfants. On a fait des gosses-de-personne, des dadais inadaptés, des mous mécontents. Mécontents de nous, d'eux-mêmes et du monde, bien entendu. Dans ces fils mous, les délires anarchiques pénètrent comme des doigts dans du beurre. Cela donne une dialectique pompeuse aux déçus de papa. Mais cela ne fait pas de la pensée pour construire un monde meilleur. » « Ce n'est évidemment pas que le monde soit si injuste qu'ils ne le puissent tolérer. Ce qu'ils ne tolèrent pas, c'est l'injustice qu'on leur a faite en négligeant de les durcir. » Et encore: « La mentalité adolescente a eu, de nos jours, l'occasion de se manifester comme elle n'a jamais pu le faire dans toute l'histoire humaine. Elle s'est montrée partout la même: violente, intolérante, émotionnelle, dramatique, stupide, aveugle. Je parle des rouges comme des fascistes. L'esprit des jeunes est un esprit médiéval. Il nous ramène à l'âge de la persécution, à l'âge de la théologie et de la peur urgente. »

Du monde et de ses questions: « Les niais, enragés de niaiserie, imaginent-ils un monde débarrassé de trois ou quatre grandes questions dévorantes? Que serait ce monde? Est-il même imaginable? S'il n'y a que des poissons blancs dans l'étang, ils dépérissent. Mettez du brochet, les poissons blancs sont revivifiés. Ainsi l'existence des hommes comme des sociétés est-elle soutenue par quelques grandes questions qui nagent dans les profondeurs, la gueule ouverte. »

De la contestation: « C'est une folie de croire que la contestation vient des masses. Elle vient des élites psychopathes qui cherchent un frisson nouveau. Ce sont les blasés, des clercs irresponsables et des artistes sans maîtrise qui veulent « changer la vie ». Ils ricanent des travailleurs qui veulent seulement du mieux-être en cette vie. Ce désir de mieux-être leur paraît dérisoire et même dégoûtant. Voilà ce qui est vulgaire. Et pour tout dire « bourgeois ». Ce terme de mépris exprime, en fait, le mépris dans lequel ils tiennent le peuple... C'est qu'ils font entre eux le rêve vague et excitant d'une fête inédite à l'écart des réalités. »

Du désir de changer le monde: « Les sociétés qui voulaient changer le monde ont toutes échoué, n'ont rien changé, mais ont causé de grandes douleurs et toujours utilisé un maximum de bêtise barbare. C'étaient des sociétés du vieux cerveau agressif et peureux. »

Des sociétés: « A vrai dire, au sens où l'entend le grand râleur, il n'y a jamais eu de « civilisation humaine ». Mais la nôtre est d'évidence la moins inhumaine possible. Je pense que nous pouvons avoir bon espoir de connaître une civilisation humaine si la canaillerie du dégoût ne nous prive pas, dans nos centres vitaux, de confiance, de force et de projet. » Et encore: « Je crois que nous allons vers une société adulte, sans fantasmagorie dogmatique, sans illusion messianique, sans passions de masses. Il y faudra apprendre le bon usage de soi-même. Il y faudra des vertus privées et, en chacun, cette estime toute anglo-saxonne pour la liberté d'autrui. Evidemment, ce n'est pas affaire de débutants. L'imbécile voudrait bien une société de débutants, qui primerait son non-être et sa barbarie. »

Qu'on me pardonne tous ces emprunts faits sans vergogne aucune. L'objectif est qu'on lise cet ouvrage lucide et qu'on le répande.

Je ne sais qui déplorait un jour que notre époque fût privée d'un Molière, le véritable drame d'une société étant que les ridicules puissent y fleurir impunément, ce qui est le cas de la nôtre. A défaut d'un Molière, elle a engendré nombre d'esprits sachant discerner qu'au sein d'une civilisation technicienne l'homme peut accéder à une plus grande disposition de lui-même, marcher vers une plus grande liberté, contrairement aux pronostics moroses que les adeptes de l'apocalypse déversent sur les foules contristées. Les Fourastié et les Pauwels sont de ceux-là. Encore faut-il qu'on les entende.

Colonel EMG Alfred BACH